



#insomnies

Les errances nocturnes de l'écrivain Ann Scott sur Twitter.

Paris, 2 h 50 du matin – dans le salon d'un penthouse plongé dans le noir, debout devant la baie vitrée qui domine toute la ville, en train d'écouter *In the Air Tonight* à fond. La déflagration mémorable de la batterie à 3'41". La lente progression des accords presque menaçants comme une BO d'**Hitchcock** revisité par **Carpenter** jusqu'à cette explosion de batterie insensée. Aucun embarras à ressortir ce vieux morceau de **Phil Collins** quand sur Twitter, un nombre incalculable de gens semble n'avoir jamais écouté **Sly Stone** ou **George Clinton** ou même simplement *Machine Gun* des **Commodores** au point de crier au génie en découvrant le nouveau **Daft Punk**. Ceux qui en sont encore à s'asperger de Cristal sur la plage du Club 55 adoreront cette branlette de musiciens de studio qui ont cessé de s'oxygéner sous leurs casques futuristes devenus *has been* ; moi je dois aux Daft d'avoir eu envie d'écrire *Superstars*, mais pas une ligne de plus. Le synthé Prophet 5 de Phil Collins reste le meilleur à déterrer pour écouter la ville dormir en 2013. Le temps où la différence de fuseaux horaires donnait le sentiment qu'il se passe toujours quelque chose sur Twitter paraît si loin. Les artistes ne livrent finalement jamais rien de vital, les marques ne discutent pas avec les millions de gens qui les font vivre, les journalistes ne partagent guère que des *teasers* de leurs papiers ou de leurs émissions ; les politiques ne sont présents que pour défier ou se justifier, les anonymes parlent tous seuls ou s'engueulent en n'ayant toujours pas compris que communiquer par écrit est par définition source de malentendus, et la planète rap qui domine le tout se vautre dans ses retweets de compliments sans jamais adresser la parole à ses fans. Une masse de tweets a mentionné l'effondrement de l'immeuble au **Bangladesh** et la libération des **trois Américaines kidnappées** il y a dix ans, mais quasiment tous ne contenaient que des liens. Quelqu'un devrait créer un nouveau réseau interdit au *self branding* et à l'info pour voir combien de personnes recherchent vraiment

la connectivité sociale. Même ceux qui font l'effort d'exister différemment finissent par devenir des caricatures d'eux-mêmes, réduits à la somme de leurs qualités ou de leurs défauts, asphyxiés par leur propre posture. À côté de ça, quelle étrangeté d'être passé des *diaries* qui fermaient à clé aux confessions en ligne. Plus l'époque se décomplexait et plus elle me donne envie de garder jalousement pour moi tout ce que je suis et ressens. Debout dans la pénombre avec le tube de mon adolescence sur *repeat*, pour me prêter au jeu de la confiance au moins une fois, je confesse être accro aux baskets blanches montantes ou basses achetées en double ou triple et déclarées dans l'assurance habitation. Je confesse ne pas comprendre le genre d'histoire que **Rihanna** se raconte quand elle se fait tatouer quatre flingues, ou pourquoi **Daria Marx** se contente de bloguer au lieu de finir son premier roman qui prendrait la relève de *Baise-Moi*, ou pourquoi il n'existe aucun tee-shirt de la langue des **Stones** qui ne soit pas moche. Je confesse aussi trouver que le visage de **Kanye West** projeté sur des façades d'immeubles de trois continents différents pour asséner son nouveau single magistral, à l'arrache, sans autorisation ni annonce à la presse, à contre-courant de tout ce que l'industrie musicale orchestre habituellement, a constitué le premier véritable happening des années 2000. Pour finir, je confesse que la dernière fois que j'ai pleuré remonte à quarante minutes. Pas sur le nombre grandissant de comptes Twitter antisémites ou xénophobes ou homophobes, mais devant le clip d'*Everybody Needs Somebody* des **Blues Brothers**. J'ai pleuré parce que **John Belushi** manque au paysage. Parce que s'il était toujours vivant, à l'inverse de **Louis CK** il ne pondrait pas un sketch qui ridiculise Twitter tout en ouvrant un compte pour sa promo. Il ne se creuserait pas non plus la tête pour divertir quotidiennement quatre millions et demi de followers comme **Ricky Gervais**. Il n'aurait pas besoin d'être en *display* sur internet pour exister encore plus, il serait sur scène, là où la vraie interaction consiste à donner tout ce qu'on

a puis rentrer s'écrouter au lieu de checker son nombre de RT. Le tube de l'été ne sera pas *Get Lucky* des **Daft**, ce sera *Get Lucky* des Daft repris par **George Barnett**, 19 ans, parvenu à en faire un morceau funk et non funky (ce qui fait toute la différence, bien vu tsugi.fr). J'avais 15 ans quand *In the Air Tonight* est sorti, c'est en écoutant ça dans le noir que j'ai découvert qu'un morceau pouvait déclencher un film intérieur. Trente ans plus tard je m'en souviens encore, alors que de ces derniers mois passés sur Twitter, il ne me reste déjà rien d'autre que les photos époustouflantes des **astronautes** qui gravitent en orbite au-dessus de nos têtes. ●

Dernier roman :

À la folle jeunesse, éditions Stock.

Twitter : @scott_ann